

L'impuissance affichée des politiques à résoudre les problèmes économiques et sociaux pourrait nous surprendre si on ne savait déjà qu'en élevant au niveau du dogme l'idée que libéralisme et démocratie sont inséparables, ça revient à dire que l'économie balise l'action politique et non l'inverse.

En effet, à quoi servent des pouvoirs nationaux ou locaux si le fonctionnement de nos sociétés se joue à l'OMC, à la corbeille, dans les banques centrales, dans quelques grandes entreprises qui se partagent/disputent le gâteau, pardon, les parts de marché. Le reste, la politique, c'est pour faire semblant que la démocratie ça existe encore même si ça n'a plus de sens.

Notre vie quotidienne _ la bouffe, le logement, la santé, l'éducation, la culture... _ est suspendue à la recherche du plus grand profit possible par des entreprises qui peuvent s'installer ici ou là, fermer et licencier, aménager notre temps de travail et nos salaires (dans le meilleur des cas), sans contrainte aucune, sans règle du jeu, sans discussion dans un monde ouvert où tout circule librement _ les capitaux, les marchandises, les services... _ sauf les personnes qu'on renvoie dans leur pays quand, désespérées, elles s'expatrient pour venir trouver du travail. Il y a de quoi douter de la capacité ou de la volonté des politiques, quelle que soit leur appartenance, à régler les dysfonctionnements d'une société qu'on a abandonnée au libre jeu des forces économiques.

Il est temps de redonner le primat au politique par rapport à l'économique si nous voulons maîtriser nos modes de vie, de production, de consommation... si nous voulons être des citoyens et non des acteurs économiques. Les résistances qui se manifestent en France mais aussi dans la plupart des pays européens aux politiques de déréglementation montrent que nous ne sommes pas écrasés par le sentiment de fatalité ou d'impuissance. Restent que ces résistances sont trop éclatées et défensives. L'alternative, certes, peut se construire dans l'action, mais des agoras doivent se multiplier pour redonner du sens au politique. ■

Emma

LES SOCIALISTES RETAPENT LEUR PROGRAMME



« La Révolte et la révolte seule est créatrice de la lumière, et cette lumière ne peut emprunter que trois voies: la poésie, la liberté et l'amour. »

A. Breton

RAS L'FRONT

Depuis déjà plusieurs années, les militants de Ras le Front organisent des initiatives dans le domaine culturel.

Cette année ceux-ci ont choisi le jazz comme thème principal. Francis Marmande, parrain de l'initiative, mais aussi critique du journal Le Monde et membre de la revue Lignes, est venu expliquer à Ombres Blanches en quoi « toutes les nuits du jazz sont des nuits contre le fascisme ». Toutes les nuits du jazz sont autant de nuits gagnées sur le fascisme « car la musique jazz a surgi » des plaies où palpite l'horreur de l'esclavage. C'est celle qui s'est trouvée au cœur de l'empire, là même où plastronne l'avant garde capitaliste. Elle s'est forgée au travers des esclaves noirs mais aussi avec l'apport de bien d'autres minorités, indiennes, espagnoles, françaises, italiennes, yiddish, irlandaises, allemandes, toutes vivant l'exclusion et la marginalité de l'époque.

Cette semaine du 5 au 10 novembre, Ras le Front l'a intitulée « Jazz Actif ». Les initiatives furent variées et diversifiées. La première fut marquée par un débat au Mandala avec des représentants du milieu culturel toulousain, écrivains, poètes, musiciens, acteurs de théâtre. Le thème fut : Quelle résistance culturelle face au front national ? La soirée se termina bien sûr en musique. Le lendemain, Ras l'Front allait dans le quartier de la Reynerie : des banderoles apparaissaient sur les frontons des immeubles, des musiciens parcouraient les coursives, des fusées éclairaient dans le ciel. Un tract distribué aux passants et dans les boîtes aux lettres annonçait que du « du jazz au rap », les musiques résistent, que si le FN c'est la haine, l'exclusion, la mort, la culture, elle, c'est surtout l'expression, la liberté, la création, la vie, la fête. La troisième soirée fut certainement la plus originale. Elle se déroula au cinéma Utopia. La vingtaine de musiciens du Punk Jazz Kollektiv joua une musique improvisée sur le film quasi-muet d'Alain Cavalier « Libera Me ». La musique a incontestablement accru le malaise généré par ce film qui présente le fascisme d'une façon très particulière. Cette ambiance n'a laissé personne indifférent. Les deux spectacles présentés à la péniche Chèvrefeuille furent plus intimes mais tout aussi excellents. La soirée du samedi soir au théâtre Garonne fut essentiellement musicale. Elle a regroupé des musiciens aussi bien parisiens que toulousains, connus pour leurs idées antifascistes. Ce fut un grand moment pour tous les passionnés de Free Jazz.

Souhaitons à Ras le Front de continuer de faire vivre l'anti-fascisme avec le dynamisme qui le caractérise. ■

David.

Réclamer ne suffit plus, il nous faut imposer.

De décembre 1995 à novembre 1996 : une année à l'unité morose !

Le 17 octobre avait cela de positif, redonner une perspective aux salarié(e)s. Le secteur public se trouvait être au centre des revendications pourtant communes à l'ensemble du monde du travail.

Qui n'a pas entendu sur son lieu de travail, quel que soit le secteur d'activité, le ras le bol des collègues, la détresse des précaires en simple passage au grès de contrats à durées plus que déterminées ?

Qui n'a pas au fond du ventre cette envie sourde à vouloir inverser le cours des événements imposé par une politique libérale se gargarisant de communication comme seule réponse aux attentes de la majorité d'entre nous ?

Unité pour gagner, ou unité de façade ?

Le monde du travail, tous secteurs confondus, les millions d'exclus, tous sont loin des batailles d'appareils syndicaux et pourtant tributaires des appels plus ou moins clairs des uns ou des autres.

Beaucoup ont espéré à la veille du 17 octobre, beaucoup sont descendus une fois encore dans la rue pour clamer colère, espoir et volonté maintes fois exprimée de la nécessité d'une lutte dans un réel tous ensemble que décembre 1995 a porté haut et fort pendant plusieurs semaines.

La majeure partie des grands services publics s'est retrouvée dans la rue ce 17 octobre avec cette volonté comme principale revendication.

16 novembre : Un samedi empli d'amertume sans résignation.

Le 16 novembre a porté avec malgré tout un nombre moindre de manifestant(e)s, la nécessité d'une mise en commun des revendications. Nous avons devant nous des projets de casse systématique des liens sociaux que nous avons maintes fois défen-

du. Il est grand temps de mettre en place une plate-forme commune à l'ensemble des salarié(e)s portant sur la réduction du temps de travail, la revalorisation des salaires, et la mise en place d'une véritable politique de l'emploi.

Il y a des énergies qu'il ne faut pas perdre par souci de récupération politiciarde et par calculs électoraux. Nous sommes devant un système politique qui ne laissera derrière lui que précarité et populations livrées aux lois d'un marché sans états d'âme.

Il nous faut aller au-delà de la simple préservation des acquis, car, pas si loin de nous, d'autres regardent avec attention ce que nous sommes capables de maintenir.

Imposer une autre logique est notre seule issue. ■

Roberto Vapporetto.



Je désire souscrire un abonnement :

- pour 5 numéros : 100 F
- soutien : 100 F

le
coquelicot

Boite postale : 4078 31029 Toulouse Cedex 4

Nom :

Prénom :

Adresse :

De l'exploitation à l'exclusion

Dans le courant des années cinquante, toute une littérature, notamment anglo-saxonne se complaisait dans des projections extraordinaires sur les conséquences de la croissance économique et ses répercussions sur le bien être général qui en découlerait. Cette vision idyllique portait le nom de « modèle américain ».

Les projections hollywoodiennes de la famille heureuse, dans une maison individuelle tout confort, avec la voiture, voire la piscine, peuplait l'imaginaire de ceux qui après la guerre en mettaient un coup pour assurer un avenir plus serein que le leur, à leur enfants.

Ces images puéries étaient crédibilisées par tout un discours théorique sur la société post-industrielle, société de loisirs et autre société de consommation. Le progrès technique ne pouvait qu'entraîner le progrès économique qui, bien entendu, ne pouvait déboucher que sur le progrès social.

Un demi-siècle a bientôt passé et l'on est aujourd'hui au moment de la vérification de ces prédictions. Le paysage social ne correspond pas tout à fait à ce qui avait été prévu, aussi bien chez nous que dans le reste du monde. Le berceau de ce rêve, les USA comptent 40 millions de personnes vivant en dessous du seuil pauvreté, et il s'agit là, d'après les indicateurs économiques, de la première puissance économique du monde, on imagine l'état du reste du monde.

Où est l'erreur ?

Les fausses apparences de l'économie de marché

L'économie de marché, est basée sur l'utilisation de la force de travail salariée, qui donc de ce fait devient consommatrice, c'est-à-dire permet par la vente de la marchandise de réaliser la valeur de celle-ci et donc de réaliser un profit.

Ce système a fonctionné, de manière conflictuelle et contradictoire, mais a tout de même fonctionné, depuis le 19^e siècle, autrement dit a créé des relations sociales qui ont structuré notre société. Les conflits de classes, entre salariés et possesseurs du capital n'ont jamais abouti, dans une économie développée, à l'effondrement de ce système. On peut même dire que la classe ouvrière a été socialement reconnue et même intégrée, quoique méprisée, ne serait-ce que parce que l'on a besoin d'elle. Le besoin, quantitatif et qualitatif, de la force de travail comme source essentielle et unique de création de valeur a assuré la pérennité de ce système. L'organisation de la classe ouvrière a garanti l'élévation de ses conditions de vie au point qu'une bonne partie de celle-ci n'a pas jugé bon de détruire le système qui l'exploitait, mais la faisait aussi vivre. Le besoin de vendre, allié à une utilisation de la force de travail (salaires), a permis un élèvement du niveau de vie des salariés qu'il serait absurde de contester. Par projection de cette situation on pouvait effective-

ment imaginer (le fordisme) un développement linéaire et satisfaisant d'un système extrêmement efficace, tendant vers la satisfaction de l'ensemble des besoins de la population. ERREUR !

Il n'y a pas, contrairement à ce que l'on pourrait croire, de lien simple et direct entre production et consommation. Ce n'est pas parce que l'on produit que l'on élève le niveau de vie des ménages. En effet, encore faut-il que ceux-ci aient la possibilité d'acheter. Pour acheter il faut un revenu, celui-ci provenant d'un salaire, lui même rémunération de la force de travail en exercice de production. Or, dans les années soixante



dix, quatre vingt, on assiste sous la poussée de la concurrence internationale, à un formidable mouvement de robotisation des postes de production, les premiers à disparaître étant les OS qui formaient les gros bataillons de la classe ouvrière. Le progrès technique permet ainsi de se passer d'une force de travail de plus en plus chère et revendicatrice. On assiste donc à une exclusion massive d'une grande partie de la force de travail du processus de production.

De l'exploitation à l'exclusion

La contradiction essentielle du système de l'économie qui était l'exploitation de la force de travail est en passe, dans notre société et dans les autres similaires, non pas de disparaître, mais de passer au second plan derrière le phénomène de l'exclusion.

Pourquoi ? Parce que l'exclusion, qui se généralise, et on a vu pourquoi, détruit le tissu social, ce que ne faisait pas l'exploitation.

Le système du salariat, comme tous les autres systèmes dans l'histoire, créait du tissu social, des relations sociales, de la cohésion sociale, dans laquelle tous les individus avaient leur place, même si celle-ci était difficile. La classe ouvrière, aussi exploitée qu'elle était, avait sa place, se reconnaissait en tant que classe, agissait en tant que classe, luttait pour des objectifs clairs, avait un adversaire identifié, menait un combat qui dans certains cas pouvait aboutir (conquêtes ouvrières).

L'exclusion fait apparaître une autre problématique sociale, totalement différente de la précédente : l'impossibilité pour le salariat de continuer, à grande échelle, à produire du tissu social. L'exclu n'a plus sa place dans le système puisqu'il est force de travail non reconnue. Il est sens plein du terme, hors circuit.

Le phénomène massif de l'exclusion pose aujourd'hui une question sociale et politique qui ne peut être traitée avec les

instruments du passé. Les syndicats n'ont, en effet, jamais été créés pour traiter ce genre de question, ce qui explique leur impuissance à intégrer cette question dans leur stratégie.

Cette exclusion n'est pas le produit d'une erreur de gestion ou de politique, elle est l'aboutissement logique du fonctionnement de l'économie de marché, en ce sens elle est d'essence structurelle. Pur produit du système lui-même. Celui-ci pouvait compenser les conséquences de l'exploitation par l'augmentation du salaire et l'amélioration des conditions de travail, il ne peut plus, par contre, redonner un sens à l'existence sociale de l'exclu, même s'il lui donne un petit pécule pour ne pas qu'il meure de faim. Obtenir une augmentation

de salaire pour un salarié rehausse sa dignité. C'est exactement le contraire qui se joue lorsqu'on fait la charité à un chômeur. La sacro-sainte relance de la croissance, qui était la clef de voûte des mesures économiques du passé, n'est même plus un argument de politique économique, en effet, ce n'est plus nous qui fabriquons, dans nos usines, l'essentiel des produits manufacturés que nous consommons. Autrement dit les solutions classiques ne fonctionnent plus.

Les conditions de fonctionnement de l'économie de marché (obligation de la rentabilité) interdisent toute solution à cette exclusion et les choix politiques de mesures de dérèglementation du marché du travail accélèrent le phénomène. Pour des questions de paix sociales et dont d'existence même du système, l'Etat se doit de trouver une riposte. Elle ne peut être que marginale : exonération et subvention à des entreprises pour favoriser l'emploi, stages de réinsertion, mise en place de zones franches, création de statuts défavorisés (CES), etc. Des mesures superficielles, à la portée très limitée et qui en aucun cas réglent le problème de fond.

Travailleurs sociaux, techniciens du lien social

On assiste ainsi à un phénomène extraordinaire et unique dans l'histoire de l'humanité, la mise en place d'un corps de professionnels du lien social : les travailleurs sociaux. Le système ne pouvant plus créer ce lien social, il en confie la création à des techniciens, comme si ce qui constitue la cohérence d'une société était affaire de techniciens. Ce fait illustre parfaitement le degré de décomposition, au sens littéral du terme, de l'économie salariale. On peut parler de société bloquée dans le sens où les solutions classiques ne marchent plus. En l'absence d'une analyse politique sérieuse, établissant un diagnostic objectif, le pire est à craindre. Les cités ouvrières ont été remplacées par les cités d'exclus. Il y a fort à parier que ce ne sont pas les institutions et les forces politiques actuelles qui relèveront le défi. Le désarroi qui domine aujourd'hui dans notre société est à la mesure de ce qui le provoque. L'histoire a montré qu'en l'absence d'initiatives progressistes c'était la barbarie qui prenait le pouvoir. Nous ne pourrions plus dire, cette fois, que nous n'étions pas prévenus. ■

Philippe Gerbier.



Fermat ou aller ailleurs...

Une ancienne élève de Fermat, vous raconte la chance d'y étudier.



Il y règne une atmosphère de bourgeois et de « génie » (100 % de réussite au bac). Les élèves sont habillés avec mille francs minimum de « fringue ». Ceux qui ont des difficultés sont humiliés pour qu'ils quittent le collège (comme au collège Henri 4 à Paris). Si tu as un niveau moyen ils te « coulent ». Si tu as un excellent niveau et que tu aimes travailler ils te « gardent ». Le problème se pose si tu habites dans le quartier et que tu n'as pas les capacités de rester dans ce collège. Ils font tout pour que tu partes ailleurs, mais dans certains collèges, ils ne veulent pas recueillir les « échecs de Fermat ». La plupart des rejetés partent dans le privé.

Au cours de l'année de 6^e j'ai du changer de cahier de texte car dans l'autre il n'y avait plus de place. Les demi-pensionnaires ont des cartables très lourds, en effet les professeurs demandent beaucoup de livres et de cahiers. Les classes sont surchargées. Parmi les 11 classes de sixième on compte au moins trente élèves par classe.

Il y a même des profs racistes avec « les gros, les noirs, les mauvais, les pauvres... ». A Fermat il faut être fils ou filles d'avocat, de docteur, de prof, de juge, d'architecte...

C'est pour toutes ces raisons que je suis partie de Fermat. J'ai eu la chance d'être acceptée dans un collège public où il y a une meilleure ambiance. ■

Jessica

Salut Myriam !

Fallait bien que ça t'arrive un jour ou l'autre. A force de loupé les rendez-vous sur un calepin toujours rempli et un cœur si gros, que répondre non te paraissait bien souvent au-dessus de tes possibilités.

Aujourd'hui, c'est un putain de rendez-vous qui t'a retenue, un de ceux qui va te prendre tout ton temps et nous toutes et tous nous laissés comme des cons sur le bord du chemin. Une saloperie de faucheuse qui s'est glissée derrière toi et qui ne t'a plus lâché.

Les retards, tout le monde en fait, nous les premiers, la preuve, nous avons tant de choses à te dire et nous avons encore loupé le coche.

Il va nous rester les images, les sentiments que nous ne pourrions refouler malgré l'absence.

Tu n'avais de cesse de batailler pour la justesse de la vie, les combats grands ou petits avaient pour toi les mêmes valeurs. Le dernier, tu l'as mené avec raison, avec toute l'énergie que bien d'entre nous n'aurons peut être jamais. Bon sang de bois, on va encore marcher à cloche-pied avec des larmes et la rage au ventre, mais marcher encore et toujours juste pour que des engagements, comme ceux que tu portais au plus profond de toi, aient un écho encore plus fort.

Nous aurions souhaité avoir d'autres nouvelles à inclure dans nos quelques pages.

Celles-ci sont humides mais chargées d'espoir pour que des combats comme le tien ne restent pas vains. ■

Le Coquelicot

Féministes tant qu'il le faudra!

Malgré toutes les voix mal intentionnées qui annoncent la fin du féminisme, plusieurs lieux de femmes existent sur la ville et parmi eux la Gavine.

Créé en 78, ce lieu du mouvement de libération des femmes continue en 96 à participer à l'histoire de nos luttes. Traversé par différents courants, aux différentes périodes de son existence il change mais ne meurt pas.

Les femmes qui le font vivre choisissent son fonctionnement son orientation avec la volonté d'être un point d'ancrage des initiatives féministes. Depuis deux ans le lieu a modifié son orientation. La Gavine est toujours un lieu politique, mais n'est plus un groupe constitué. Ce lieu est ouvert aux femmes et aux groupes de femmes adhérant à ses principes, fixés par une charte. Il peut accueillir des initiatives diverses, réunions débats, expos, fêtes, activités d'expression..., étant entendu que celles-ci sont à but non lucratif.

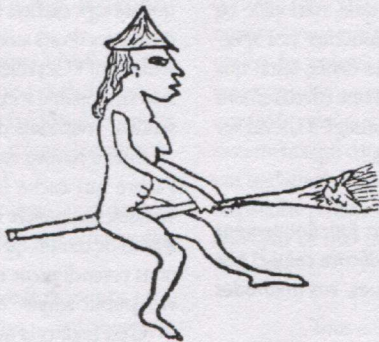
Fonctionnement du lieu.

Le lieu est financé par les cotisations d'une quarantaine de femmes qui ne militent pas forcément dans un groupe. Toutes les décisions concernant la politique générale du lieu, sont prises en AG qui ont lieu tous les six mois. Un collectif de gestion de 5 femmes assure le fonctionnement matériel du lieu.

Nos principes : femmes, féminisme, politique, culture.

Femmes, parce que lieu où elles décident, s'expriment, et agissent ensemble. La non-mixité reste un principe de base, principe souvent mal ou trop bien compris dans ce qu'il pose de fondamental. Dans la non-mixité décidée, les paroles individuelles trouvent un écho et sont reliées à l'histoire collective des luttes des femmes. C'est pour nous une nécessité, une étape, un choix pour dévoiler les mécanismes de l'oppression et créer un rapport de force pour les combattre.

Féminisme, donc politique car en lutte contre toutes les oppressions. Les femmes sont encore les principales victimes des oppressions économiques, sociales, politiques, culturelles: inégalités des salaires (et donc des retraites), contraintes au temps partiel, pressions et violences sexuelles, eprésentations dégradantes de l'image des femmes, salaire maternel pour réintégrer le foyer...



Politique donc féminisme parce que nous ne concevons pas de lutte politique sans y inclure la dimension de classes sexuées qui oblige à remettre en cause non seulement le système capitaliste mais aussi le système patriarcal. Dans la plupart des lieux de lutte mixtes, les luttes des femmes sont au mieux secondaires, au pire invisibles: la notion d'individu servant à masquer les rapports sociaux de sexe. Individu(e)s nous adviendrons en nous reconnaissant d'abord à des places "hiérarchisées", pour les combattre et les faire disparaître.

Culture, car ce lieu favorise divers modes d'expressions, d'échanges, de confrontations.

Les initiatives, les groupes.

Informelles groupe d'action de réflexion et de rencontre, se réunit le mercredi tous les quinze jours de 20h à 22h.

L'an dernier nous avons participé à toutes les initiatives féministes, au mouvement de décembre, au Forum des Luttes.etc. Depuis la manifestation nationale du 25 novembre 95, nous participons avec des femmes de différentes associations, partis

et syndicats à l'organisation des "Assises pour les Droits des Femmes" qui auront lieu à Toulouse les 7 et 8 février 97. Nous élaborons des textes de réflexion, organisons des débats (exemple en 96 interdiction du port du foulard à l'école, G7, solidarité internationale des femmes...), nous répondons au coup par coup à "l'actualité". Nous maintenons une vigilance particulière sur la montée des

idées d'extrême droite (dont nous sommes de surcroît parmi les premières victimes).

Le Collectif Féministe contre le Viol a arrêté ses permanences depuis six mois. Des discussions sont en cours avec des femmes d'autres lieux pour tenter de reformer un autre groupe.

Le Réseau de Solidarité avec les Femmes Algériennes se réunit une fois par mois dans le lieu.

Le Groupe Vidéo programme des soirées avec des documentaires des fictions ou des courts métrages sur des thèmes concernant les femmes. Chaque soirée a sa spécificité, avec ou sans débat mais toujours dans la convivialité.

Par ailleurs, diverses soirées sont organisées à l'initiative individuelle ou de groupes. Une réunion est prévue sur les femmes au Chiapas et la solidarité internationale. ■

Pour toute info
appelez le répondeur 05 61 25 85 77
envoyez un Fax 05 61 61 22 88



« DU PAIN SUR LES PLANCHES ! »

Basé à Toulouse et Compagnie Professionnelle de Commedia dell'Arte créée en 1987, le Lazzi Théâtre a, à ce jour, trois créations à son actif et prépare un nouveau spectacle pour le printemps prochain. Les membres de la compagnie, intermittents du spectacle, sont pour la plupart investis dans la lutte actuelle en faveur d'un statut adapté à la fois aux compagnies et aux professionnels du spectacle.

Coquelicot : Votre dernier spectacle s'inspire de la Commedia dell'Arte : si l'époque évoquée se situe au Moyen-Age, vos références aux événements d'actualité parsèment votre pièce. Comment êtes-vous arrivé en partant du passé à créer un spectacle si moderne ? Pensez-vous que les mécanismes de comportements humains sont les mêmes qu'il y a 100 ans ou bien avez-vous inversé le cours de l'histoire en transposant notre époque moderne dans une situation moyenâgeuse ?

2
intermittents
sur 3



menacés

Patrick : Nous sommes effectivement ancrés dans le Moyen-Age en ce qui concerne « La Ranson du Croisé » comme dans nos deux précédentes créations : que ce soit à travers le scénario, les costumes, le décor, une atmosphère et les types de personnages inspirés de la Commedia dell'Arte (Pantalone, Scaramouche, Magnifico etc.) et les rapports de pouvoir qu'ils entretiennent entre eux : mais ceux-ci dans leurs comportements, leurs attitudes, leurs relations sont interprétés de telle manière que l'on fait sans problème le rapprochement avec notre époque où les gueux, les notables, les croisés existent encore... chacun peut se reconnaître, s'identifier à nos personnages conçus en profondeur et qui sont avant tout terriblement humains, avec leurs laideurs, leurs contradictions, leurs espérances et leurs tristesses... leurs masques aussi !

Et puis, la Commedia dell'Arte populaire, souvent interdite par l'Eglise et les Pouvoirs, traite de sujets universels qui traversent aisément les époques : que ce soit l'amour, la jalousie, la révolte, l'oppression, la misère, la corruption... sans oublier la peur et le rejet de l'autre.

Les mécanismes de comportements humains restent, à mon avis, globalement les mêmes (surtout dans les périodes dites de crise) quelque soit l'époque et nous avons essayé, nous, comédiens et comédiennes de cette fin de millénaire, de transposer notre propre vision du Moyen-Age sans jamais avoir la volonté de procéder à des reconstitutions historiques.

Et puis, il y a bien sûr ces clins d'œil à l'actualité politique contemporaine locale, nationale ou intergalactique, qui viennent ponctuer nos spectacles, font sourire ou grincer des dents, selon que l'on apprécie ou non. Tout ceci donne effectivement l'impression d'un parti pris davantage à cheval sur les époques que sur les principes !

Vous avez dans votre troupe un fonctionnement collectif : pouvez-vous nous décrire celui-ci par rapport à vos choix artistiques, vos méthodes de travail etc ?

Il serait faux de dire que le Lazzi Théâtre est totalement autogéré, même si son fonctionnement est en partie collectif : tout le monde n'y est pas investi de la même manière ; certains y sont seulement - et par choix - comédien (ne) s et d'autres, plus permanents, se sont responsabilisés quant à la gestion et l'administration de la compagnie. Mais il y a, au Lazzi, un souci de transparence pour tout

ce qui concerne notre troupe, et les décisions y sont débattues collectivement.

Sur le plan strictement artistique, l'un d'entre nous s'est détaché à la mise en scène parce que le regard extérieur est important dans une création aussi. Et, là aussi, entre chaque séance de travail, les orientations, analyses et bilans se font ensemble.

Cela prend forcément davantage de temps que lorsqu'une personne décide pour les autres ; ce n'est pas toujours confortable pour l'ego souvent remis en question, mais c'est en fait autrement plus formateur et pour tout dire passionnant.

Vous êtes impliqués dans le mouvement des intermittents du spectacle ainsi que dans la FEDERCIÉS. Pouvez-vous nous dire ce que représente cette dernière et quelle articulation y a-t-il avec votre engagement dans le mouvement des intermittents du spectacle ?

Encore une belle question : combien je vous dois, au fait ? Bon O. K ! on verra tout ça hors antenne... Effectivement, et c'est d'actualité, nous sommes en ce moment impliqués dans la lutte pour un véritable statut, ce qui n'est pas une mince affaire, vu le contexte actuel.

Actuellement, se renégocie le régime des intermittents du spectacle. Actuellement, il faut effectuer environ quarante trois contrats dans l'année (507 heures) pour ouvrir des droits aux Assedic et ce pour une année.

Le CNPE, lui, voudrait imposer environ cinquante sept cachets (676 heures) en huit mois pour ouvrir des droits aux Assedic et ce pour quatre mois seulement ! Ce projet - intitulé par mes soins « Mission Impossible » exclurait les 3/4 d'entre nous qui seraient contraints d'abandonner la profession...

Grave remise en cause qui n'est pourtant que l'arbre qui cache la forêt d'une culture à deux vitesses, qui préfère le clinquant, l'événementiel au travail de terrain qu'effectuent tous ceux qui parmi nous revendiquent et œuvrent en faveur d'un service public adressé et accessible à tous.

C'est pour cela qu'à été créée, au niveau national, FEDERCIÉS (Fédération de compagnies indépendantes de spectacle vivant) qui fédère les énergies, la réflexion quant à une meilleure répartition des budgets culturels, en faveur de la liberté de création et d'associations (contre le dispositif de licence d'entrepreneur de spectacle : voir Coquelicot précédent).

Bref : du pain sur les planches ! en ces temps d'exclusion sociale et culturelle.



Vous êtes très liés au mouvement social : votre démarche commune avec AC lors de l'occupation des ASSEDIC les 17 novembre dernier le prouve : vous avez récemment répondu à l'appel de Ras le Front pour participer à une table ronde sur « quelle résistance culturelle contre le fascisme » - quel lien estimez-vous avoir avec de tels mouvements ? n'êtes-vous pas tentés de sortir des salles et de faire du théâtre de rue approprié au besoin des associations comme le projet du « théâtre contre le racisme » ?

Nos projets culturels s'inscrivent dans un projet global de transformation sociale de la société, d'alternative au capitalisme où tout reste encore à construire ! Notre lutte actuelle (occupation de la Direction des Affaires Culturelles pendant dix jours, de la Direction du Travail, des Assedic etc.) nous confronte avec les syndicats du spectacle CGT, avec Agir contre le Chômage, la CNT, ainsi qu'avec des non-syndiqués : les assemblées générales sont souveraines, décisionnelles ; on apprend à travailler ensemble, à préserver l'unité par le biais de l'apprentissage de la démocratie directe...

Un mouvement social est aussi à édifier, pierre par pierre, et c'est pour cela qu'au delà des corporatismes et revendications catégorielles, nous sommes amenés à rencontrer toutes les composantes, dont Ras le Front...

Et puis, revendiquer une culture populaire et lutter contre un fascisme populiste me semble aller de pair.

Le projet du « théâtre contre le racisme » intitulé « Les femmes aux allumettes » contribuera, je l'espère, à mettre le feu aux poudres ! Au Lazzi, nous faisons un théâtre de tréteaux qui se joue sur les places de village comme en salles, au fin fond de l'Aveyron comme à Toulouse ou au Maroc, dans les quartiers de Marseille et d'ailleurs... Nos diffuseurs sont souvent des associations culturelles qui crèvent peu à peu du mépris des « décideurs culturels », des pouvoirs publics ou de l'état qui se désengage, et donc de l'absence de moyens.

Quoique de plus en plus précaires, nous continuons à jouer - dès que nous le pouvons - en soutien à des associations, des centres culturels en difficultés, ou à tel ou tel copain victime de la répression politique ou économique. La plupart d'entre nous anime des ateliers dans les comités d'entreprise, les foyers ruraux, les écoles etc. Un travail de fourmi en faveur d'un véritable service public de la culture.

Si bien, pour finir de répondre à ta question, que même si nous ne faisons pas à proprement parler de théâtre de rue, nous en sommes proches dans l'esprit.

Il me semble avoir entendu récemment que vous êtes en train de préparer un nouveau spectacle. Pouvez-vous nous en dire quelques mots en première exclusivité pour les lecteurs du Coquelicot ?

Que ceci reste entre nous, même si je sais bien que le Coquelicot est loin d'être un journal confidentiel ! mais voilà, je confirme la rumeur... Nous espérons vous embarquer début avril 1997 à destination des brumes vikings pour une nouvelle aventure tragi-comique, parsemée de tendresses, de sarcasmes frondeurs et autres rebondissements. Rebondissements qui dans les mois qui viennent ne seront pas seulement scéniques puisque nous risquons de disparaître purement et simplement si nous n'obtenons pas ce que nous voulons pour nous et pour notre public...

Tous ensemble parce qu'

« ETRE GRAND, C'EST SOUTENIR UNE GRANDE QUERELLE »

Hamlet

Propos recueillis par Jean-Marc.

LES FEMMES AUX ALLUMETTES

« demandez l'programm'... »

- 17 janvier 97 :
à Empalot, salle bleue à 20 h 30.
- 24 janvier 97 :
à Ramonville, Centre culturel à 21 h.
- 25 janvier 97 :
à Cahors, Centre Genyer à 20 h 45.
- 14 février 97 :
à Saint Jean, Salle des fêtes à 21 h.
- 21 février 97 :
à Labarthe/Lèze, Centre culturel à 21 h.

Cette pièce est produite par le collectif « théâtre contre le racisme et l'exclusion ».

BREVES

● ATD Quart-monde interdit de place du Capitole parce que réservée aux commerçants. L'Histoire bafouille : on commence par les chiens, les SDF, les Sans-Papiers, les Pauvres, toi... moi... lui... A suivre ?

● Entraperçu cet été en dernière page de Libé, un portrait flatteur de Marc Marchal, militaire de carrière, héros de la guerre d'Algérie bientôt à la retraite... Article mélancoliquement titré « Une Génération disparaît ».

● A propos de génération qui disparaît, si le Serge July de 68 était vivant, il se retournerait dans sa tombe en lisant son journal.





Panorama d'un mouvement oublié : les libertaires du yiddish land.

Rappeler aujourd'hui l'existence d'un mouvement libertaire dans les communautés juives ashkénazes (juifs originaires d'Europe orientale) n'est pas le fruit du hasard. A l'heure d'un renouveau des thèses antisémites au sein même de certains courants dits à gauche ou à l'extrême gauche, notamment dans le mouvement libertaire, nous avons cru bon de rappeler qu'au cœur de l'histoire du mouvement libertaire ouvrier a existé un mouvement spécifique issu des milieux populaires juifs dont le vecteur de reconnaissance culturelle s'est exercé autour de leur langue : le yiddish (dérivé d'allemand intégrant des mots de russe et de polonais dont l'expression écrite se fait avec les lettres hébraïques).

Nous ne faisons qu'un rappel historique, mais celui-ci permet de garder dans nos mémoires une autre vision du judaïsme que celle portée par les héritiers de l'antisémitisme social à la Proudhon, un peu trop vite schématisée au travers d'un ramassis international de banquiers affairistes magouilleurs et d'impérialistes sionistes.

En fait les réalités sociales, économiques et culturelles liées à ce peuple dispersé ont créé dès la fin du 19^e siècle les conditions d'un engagement massif au côté des révolutionnaires et en particulier dans le mouvement libertaire. Ces juifs ont eu d'ailleurs une influence non négligeable dans un certain nombre de pays, de façon individuelle ou collective. Nous tenons à leur rendre hommage en retraçant maintenant leur histoire.

Aussi étrange que cela puisse paraître, le mouvement libertaire juif prend naissance, non pas dans la « zone de résidence » (territoires russifiés dans lesquels les juifs furent cantonnés par les tzars : Lituanie, Pologne, Biélorussie, Ukraine, Bessarabie, Galicie.), mais au travers de l'immigration d'Europe occidentale et de l'Amérique.

Le passage en Allemagne va permettre par le rapprochement linguistique (du yiddish et de l'allemand) de créer un premier contact avec les anarchistes allemands. Cette relation perdurera dans les pays où s'établiront les immigrés juifs et les réfugiés politiques allemands.

Dans le pays d'émigration, nous retrouvons les mêmes principes de structuration.

- La langue d'origine, le yiddish, est le principal vecteur de communication,
- Un sentiment profond d'appartenance à la classe des exploités.
- La présence d'un nombre importants de travailleurs « semi-intellectuels » scolarisés dans leur jeunesse par les yéshivas (école juives). Ces derniers seront les animateurs du mouvement.
- Une implantation syndicale au sein des métiers employant une forte main d'œuvre d'origine juive : habillement, menuiserie, ébénisterie, alimentation, distribution des produits spécifiquement juifs



Femmes en lutte (photographie de George Bain)



Travailleurs juifs aux USA
(dessin de L. Kidlioski)

- Un discours idéologique radical basé sur l'action directe et l'anti-électorisme.

- Un anticléricalisme viscéral et violent hérité des rigueurs religieuses imposées dans la zone de résidence par les intégristes du moment et d'autre part du fait de la collaboration des rabbins avec la bourgeoisie juive et l'appareil d'état tsariste.

La France et l'Angleterre seront les premiers pays d'implantation de groupes libertaires juifs.

Dans l'East End de Londres, arrivent en masse les immigrants ; ceux-ci sont très vite employés dans les « ateliers de la sueur » (petites unités de production concernant la sous-traitance dans l'habillement). Les conditions misérables et la révolte qui en découle, permettent le développement de l'anarcho syndicalisme. Dès 1876 un groupe se constitue pour créer un syndicat. De nombreuses grèves éclatent, le mouvement s'étant dans d'autres

métiers juifs tels que les boulangers. D'autres villes anglaises seront touchées par la fièvre anarchiste comme à Leeds. Les anarchistes juifs acquerront un grand local dans l'East End ; ils éditèrent plusieurs revues en yiddish tel que *Geminal* ou *l'Arbeiter Fraynt*. Cette dernière revue rayonnera jusqu'en Argentine. Cette influence libertaire connaîtra son apogée en 1905 mais disparaîtra quasi complètement au moment de la guerre de 14-18. L'Angleterre sera aussi le tremplin des militants qui partiront outre atlantique.

A Paris, dans le *pletzl* (Marais) et à Montmartre les anarchistes juifs auront une réelle influence. En 1907, les services de police dénombrent jusqu'à 450 anarcho communistes. Comme en Angleterre l'anarcho syndicalisme va se développer dans les métiers de sous-traitance de l'habillement et s'étendra aux autres « métiers juifs ». Dès les années 1880 se créent des sociétés ouvrières juives sur l'initiative des sociaux démocrates et des anarchistes.

Mais la particularité du syndicalisme juif en France dans lequel furent impliqués les anarcho-syndicalistes fut la création de sections immigrées rattachées à la CGT. Ceci ne se fit pas sans relations conflictuelles mais représentait une nécessité pour les raisons suivantes :

- La langue : les immigrés juifs maîtrisaient très mal le français et ils avaient besoin de communiquer entre eux pour comprendre les réalités sociales qui les entouraient ou qu'ils subissaient.

- Les conditions de travail : la sur-exploitation qu'ils enduraient en faisait un cas particulier dans les métiers qu'ils exerçaient.

- Le rapport de classe. La plupart des patrons qui les employaient étaient eux mêmes juifs. Ceci a donc amené les travailleurs juifs à se ranger du côté de la classe des exploités en rejetant le faux esprit de solidarité communautaire paternaliste de leurs patrons.

Cette spécificité ne fut pas toujours comprise par les travailleurs français de souche mais de réels paliers ont malgré tout existé notamment

avec les militants anarcho syndicalistes français tel que Monatte.

Paris sera la plaque tournante de l'accueil des réfugiés politiques venant de Russie

Sur le plan culturel et politique, il y eut un théâtre libertaire yiddish, des tentatives de créer des bibliothèques, l'organisation du soutien à Dreyfus, des bals anti Yom Kippour, la volonté de se lier au mouvement libertaire parisien et international, la préparation du retour de militants en Russie. Paris sera d'ailleurs la plaque tournante de l'accueil des réfugiés politiques venant de Russie.

Les anarchistes resteront influents dans l'entre deux guerres. Il existera même un groupe spécifique au Près St Gervais après la deuxième guerre mondiale. ■

La suite au prochain numéro...

David Froutkind.

International Working-Men's Educational Club

Under the auspices of the above

MASS MEETING

WILL BE HELD ON

Saturday Afternoon, Nov. 1st, 1890,

AT THE

GREAT ASSEMBLY HALL,

MILE END, E.

To Protest against the Inhuman Treatment and

Persecution of Jews in Russia.

THE CHAIR WILL BE TAKEN BY

Mr. JAS. BEAL, L.C.C.

The following have been invited, and are expected to address the Meeting— Adolph Smith, Corrie Grant, John Burns, L.C.C., Prof. Stuart, M.P., Rt. Hon. C. T. Ritchie, M.P., Sydney O. Buxton, M.P., Felix Volkhovsky, S. Stepniak, Prince Kropotkin, Mrs. Eleanor Marx Aveling, Cunninghame Graham, M.P., William Morris, Dr. Spence Watson, Robert Buchanan, Michael Davitt, Ben-netz W. Neilson, S. Yanovsky, R. W. Burnie, and several others.

COME EARLY & SECURE SEATS.
Doors Open at 3 p.m. Chair taken at 3-30 prompt

Communications respecting this meeting to be addressed to the Sec. W. WESS, Int. Working Men's Club, 49, Berner Street, Commercial Road, E.

Worker's Friend Printing Office, 49, Berner Street, Commercial Road, E.

Lettre ouverte aux militant(e)s

Nous, à force de nous réunir entre nous, de nous fréquenter mutuellement, on a acquis un langage propre à exprimer nos analyses et nos préoccupations. Le problème, quand on utilise ce langage avec les non militant(e)s, c'est que nous voilà alors des inadaptés. Ça ne passe pas et ça provoque même des réactions d'hostilité. Les gens se disent tout simplement : "elle fait de la politique" ou "qu'est ce qu'elle veut dire" ? On ne parle pas avec leurs mots ; on parle d'ailleurs beaucoup trop et on n'écoute pas. Or il faudrait commencer par se taire et à écouter. Ce n'est pas parce qu'ils n'ont pas de raisonnements clairs sur la pensée unique, les "lois du marché", le "capitalisme" ou le "libéralisme économique" qu'ils n'ont rien à nous apprendre. Je pense plutôt que nous ne comprendrons pas grand-chose au contenu de ces mots là si nous ne savons pas écouter ceux et celles qui en sont les victimes. Et que dire de nous, les militant(e)s, quand nous distribuons nos tracts sans même parler aux gens qui les acceptent, en discutant de nos dernières vacances ou des dangers de la mondialisation, de l'économie ou d'autres problèmes qui nous préoccupent...

S'il s'agit d'exprimer nos convictions, de traduire l'expérience des autres et les nôtres, de dénoncer toutes les formes d'oppression faisons le avec les mots de tous les jours. Nos meilleures analyses politiques, nos projets de lutte les plus réfléchis resteront "lettre morte" si nous n'accordons pas d'importance à la qualité de la relation entre nous et avec les autres. ■

Amicalement.
Gaby.

Réponse de Caillou, (en attendant mieux !)

Gaby, ce " nous " dans lequel tu t'impliques lorsque tu parles des militant(e)s est courageux. On te connaît comme une battante, comme une bateuse, (une théâtrale aussi), toujours prête à tout pour faire passer ton message de fraternité, de solidarité et de justice... Venant d'autres, soigneusement "rangés des vélos", bien au chaud dans leurs pantoufles, ce type de réflexions m'aurait laissé froid... mais je ne suis quand même pas d'accord avec toi.

Les militant(e)s sont portés par une révolte et cette révolte il ne tient qu'à chacun de la ressentir. Il n'y a pas besoin de "savoir" pour hurler contre l'exploitation, l'exclusion, la misère et le racisme. Tu poses les militants comme ayant une idéologie à vendre et des problèmes de communication pour cette vente, je m'étonne moi, que nous soyons si peu, non pas à partager des idées mais à partager une colère!

Tu parles d'écouter (très chrétien comme attitude), mais c'est estimer qu'entre celui qui parle et celui qui écoute il y a une différence. Je me refuse à faire cette séparation entre le langage d'une part et la souffrance de l'autre. Nous sommes tous victimes, à des degrés divers, de cette situation immonde et chacun est responsable de ses actes, de ses courages comme de ces lâchetés.

Ceci dit, je te suis sur le langage, c'est vrai, on fait des conneries... mais pas sur le fond... sans les militant(e)s le monde en serait encore à Spartacus! C'est un débat... A vos plumes! ■

Caillou militant.

DES CHIFFRES ET DES MAUX

L'armée 1 : L'armée hors de nos retraites. Lors de l'émission « la Marche du siècle » du 5 juin 96, un officier de l'air s'est déclaré heureux de prendre sa retraite à 33 ans avec une pension de 10.000 F par mois. Le matheux futé de service, de calculer qu'en 15 ans de travail (sic) elle aura cotisé environ 300 000 F. Si un salarié a une espérance de vie de 75 ans il aura touché plus de 5 000 000 de F de retraite. Un normal comme vous et moi, prenant la retraite à 60 ans aura cotisé environ 1 800 000 F et ne percevra de pension globale qu'une somme équivalente. Faut-il supprimer le matheux futé ?

L'armée 2 : La guerre froide est terminée mais le prix à payer par habitant pour son armée continue de grimper. Les USA garde la tête de ce marché de mort avec 40 305 F par habitant. La France se situe à la 3^e place de ce triste palmarès avec 1 877 F.

L'armée 3 : Dorénavant en Irak Saddam Hussein ne fera plus couper les oreilles aux déserteurs. Cette pratique que l'on croyait seulement utilisée par les bouchers en taumachie, le dictateur irakien la faisait subir aux déserteurs et réfractaires pendant la guerre contre l'Iran entre 1980 et 1988. Pour les enterrés vivants de la guerre du Golfe leur fera t'il greffer une 3^e oreille ?

L'armée 4 : L'armée espagnole, de triste mémoire, qui avec l'aide des armées hitlériennes et mussoliniennes a su défaire le peuple espagnol en 1939, se trouve maintenant confrontée au taux d'objection de conscience le plus élevé d'Europe (50 % d'appelés sont objecteurs ou insoumis). Juste retour des choses. Ce n'est pas la professionnalisation de l'armée qui a créé ce phénomène mais le refus clair d'une partie des conscrits de servir la grande muette espagnole. En 1994, 200 000 jeunes d'Europe se sont déclarés objecteurs.

Délocalisation quand tu nous tiens : Depuis toujours délocalisation rime avec pauvreté et misère. Une idée reçue qui trotte dans les têtes c'est que la délocalisation va du nord au sud, où les salaires sont plus bas et les ouvriers plus maléables. L'Italie n'a pas dû comprendre, car il nous envoie ses usines et son emploi en France: 110 000 emplois dont 30 000 ces quatre dernières années. La raison avancée: ni des salaires de pauvre, ni la désyndicalisation des salariés, mais tout simplement une réglementation plus souple et plus favorable qu'en Italie. Si l'Europe sociale n'est pas encore sur les rails celle des marchandises et du capital se porte bien, merci.

La pub est elle soluble dans l'alcool ?

La somme dépensée en 1995 en France pour la publicité est de 147 700 000 000 F. Elle va subir un toilettage de 4,5 % . Déjà de mémoire de salarié, on n'a plus souvenir d'un tel pourcentage d'augmentation. Mais alors qui paye ? Le consommateur ! Car tout produit vendu a dans son sein ce petit plus qui fait que de « pauvres » publicistes ne connaissent pas le chômage. Enfin c'est pour la bonne cause et notre bien, il paraît que sans la pub on serait bloqué au milieu du tunnel ! alors... ?



Barcelonne



Les brigadistes de retour en Espagne 60 ans après.

En 1936, des volontaires, essentiellement des militants et des sympathisants des partis communistes, sont venus en Espagne défendre la République. Un hommage leur a été rendu tout récemment (novembre 1996) sur une initiative privée. L'Etat espagnol leur propose la nationalité espagnole... il était temps! Compte tenu de leur âge cette proposition est plus de l'ordre du symbolique. En 1936 ils avaient dans les vingt ans et malgré leur âge, ceux que nous avons accueillis et ovationnés à Barcelonne avaient plutôt la pêche, le poing levé et l'émotion visible de cet accueil populaire qui contrastait avec les cérémonies et les discours officiels. L'Espagne aurait pu, à cette occasion, revisiter son histoire, ça n'a pas été le cas...c'est peut être encore trop tôt. ■

Emma

1954

La guerre d'Algérie... en France.

Ayda, l'association de soutien aux démocrates algériens, nous conviait le 5 décembre à une conférence sur et avec " des militants anti-colonialistes des années 50 en France, autour du journal Le Libertaire ".

Quelle soirée! On en a pris plein les oreilles. Il y avait là Fontenis, notre vieux camarade, toujours aussi " sulfureux " ex-directeur du Libertaire, et Pierre et Suzanne, des militants de la FCL de l'époque.

Presque seuls au départ (avec les trotskistes du groupe " La Vérité "), les libertaires de ces années de plomb ont gueulé pour l'Algérie libre! Ils ont accumulé les saisies, les censures, les amendes et les années de prison. L'Etat a fini par les faire taire... Puis ce fut la clandestinité et les réseaux de soutien aux Algériens.

Les livres d'histoire font un peu l'impasse sur cette première bagarre et mentionne surtout les porteurs de valise ou les réseaux de déserteurs.

Je ne peux pas vous raconter tout ce qui s'est dit: le Coquelicot ferait 200 g.

Mais juste un mot de Pierre qui nous racontait son arrestation après la manif (écrasée) du 1er mai 55 à Lille. Les flics s'étonnaient qu'il y ait des Français dans cette manif de travailleurs immigrés algériens. Il leur répond: " J'suis pas français! J'suis ouvrier! "

Il y a eu ce soir là des yeux remplis d'émotion et des mouches qui volaient très fort. Surtout au regard des massacres perpétrés actuellement en Algérie et des souffrances qu'endure ce peuple si courageux. ■

Caillou " C'a c'est pas du Ragon ".

PS: Vous pouvez, si vous le trouvez encore, lire le bouquin de G.Fontenis :
" L'autre Communisme " aux éditions Acratie.



Après le Mexique, Cuba : Orgosolo !

Quand les murs de Sardaigne ont la parole, le trait, la couleur et le texte s'affichent !

Cette petite ville de 5000 habitants située au cœur de l'île, est le bastion du témoignage et de la revendication. La peinture murale est ici monnaie courante. Très respectée, elle constitue le premier moyen de communication de masse, et depuis 1975, le phénomène n'a pas cessé.

Même si un premier exemple de peinture à arguments politiques avait été réalisé en 1968 par une troupe de théâtre milanais, c'est en 1975, pour la célébration triennale de la lutte de maquis, que germa, dans le milieu scolaire, l'idée d'une commémoration originale des faits.

Non au classique débit de phrases ronflantes incompréhensibles et refusées par un public démotivé !

Oui à l'implication du commun des citadins et à la participation de ceux qui vécurent ces années! Dans un premier temps, il fut décidé de produire des illustrations commentées sur papier et de les coller sur les murs de la ville. Ce matériel étant trop facilement détériorable soit par les caprices du

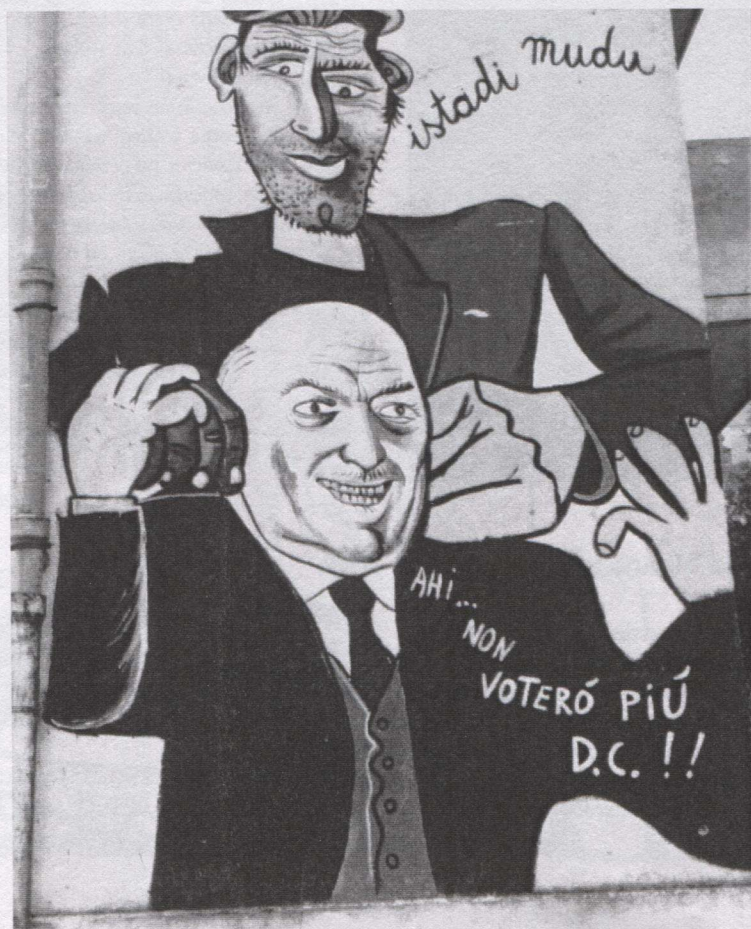


temps ou par des mains mal intentionnées, on décida donc de réaliser l'opération sur les murs de la ville, qu'ils soient ceux des édifices publics comme privés. L'action fut coordonnée par le peintre Francesco del Casino qui réalisera un grand nombre de peintures murales.

De l'enthousiasme des citoyens, un phénomène est né.

L'engagement sort alors dans la rue. La revendication, le témoignage, la condamnation connaissent le droit à l'expression. Le moyen est esthétique et efficace. L'image parle à tous et toutes et s'ouvre à l'humanité. Les thèmes qui sont abordés depuis sont tout aussi divers et couvrent un champ allant des études pour tous comme la reconnaissance du peuple sarde et de sa culture. Qu'il soit question de condamnation de la guerre, des tricheries de l'état, de l'injustice entre les peuples, Orgosolo offre ses murs à des oeuvres engagées. Or, si le muralisme a parfois provoqué de violentes réactions de la part des autorités locales, sous couvert d'accusations propagandistes, le phénomène traitant de l'île et du monde entier (Chine, Palestine, Espagne...) n'est pas prêt de s'essouffler. ■

Sandrine.



L'ensemble des illustrations sur la Sardaigne, sont extraites de l'ouvrage intitulé: « Muralismo a Orgosolo » Aux éditions KIKINU

Pascal Dessaint

« Bouche d'ombre »

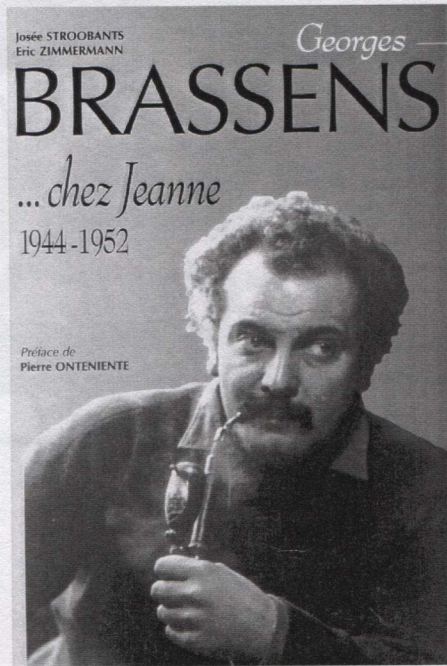
Edition Rivages/noir N°255

Simon, Elvire, Julia, trois personnages emplis de troubles, de désirs et de solitude. Trois confessions que Pascal Dessaint nous brosse dans un style d'écriture qui s'affirme au fil des romans. Des travers qui peuplent un univers souvent, trop souvent même, si proche de chacun de nous. Au centre de ces confessions, de ces désirs d'éliminer un homme ayant franchi les limites du supportable, il y a la détresse de l'individu, le manque de courage et parfois la folie. Tous trois s'arrangent avec la vie, à leur manière, avec leur lâcheté, leurs déviances mais, tous et toutes, se dirigent vers un but commun : faire en sorte de s'extraire de la dominance d'un seul.

Un nouveau défi pour P. Dessaint avec ce roman écrit avec cette touche aussi violente que subtile quand il s'agit d'évoquer la haine et le machiavélisme d'un, voire de plusieurs esprits tourmentés. « Bouche d'ombre » est une totale réussite à l'écriture ciselée comme ces artisans des mots qui prennent les lecteurs dans leurs mailles et ne les laissent qu'après les avoir transportés au delà de leurs propres limites.

Un roman qui fait suite à « La vie n'est pas une punition » toujours chez Rivages/noir et qui confirme que Pascal Dessaint fait parti de ceux et celles qui sont et seront les auteurs de demain. ■

Roberto Vapporetto.



Brassens

... Chez Jeanne

1944 - 1952

C'est le titre du beau livre de photos et de textes montrés et composés par Josée Stroobants et Eric Zimmermann.

Au travers de plus de 200 photos, s'égrènent des phrases, des écrits de bon mots glanés dans les poches et la mémoire des copains. Brassens se montre, se laisse voir sans vergogne mais comme les chats, un œil toujours ouvert pour ne pas perdre une miette de cette vie, qui passe vite... trop vite.

Une correspondance souvent inédite décline 8 ans de cette première période de la vie de Brassens entre le 9 de l'impasse Florimont et une « Jeanne de Bretagne » qui ne résista pas au sourire magique saisi sur un passant hirsute sans foi ni lieu.

Ce qui encore manquait à l'énoncé du poète, ce n'était rien d'autre que la photo « conservateur des souvenirs en noir et blanc », c'est maintenant chose faite. Les photos de Josée Stroobants donnent à voir à grands coups de simplicité et d'amitié, la générosité, la dignité de ce solitaire libertaire plus près du gorille que de la toge du juge. Ce livre n'est qu'un « pense bête » pour les jours où le gris l'emporte sur l'amitié et les « copains d'abord ».

Edition Didier Carpentier 4 rue Laferrière 75009 Paris. A faire acquérir par votre libraire préféré. Les bonnes choses sont rares de nos jours... il faut les partager. ■

J.M.

Extrait: « Revait-il d'une société idéale ? Il croyait qu'il n'y avait qu'une idée pour régler les choses et construire l'anarchisme, c'était une forme de libre échange, pas le capital ».

« Le futur, c'est encore demain »

J'ai Paris dans la tête. Trois rues, un quartier, une ligne de métro qui déverse ses rames toutes les deux minutes. Depuis pas mal de temps j'ai les souvenirs qui me tordent la rancoeur, me filent la tristesse. Sur le boulevard, un graffiti proclame " No Futur ". Ecriture rageuse, noir et blanc d'une vie à la con.

J'essaie de ne pas penser, ne pas croire que rien ni personne ne peut plus grand chose pour nos rêves, nos espoirs. Il y a urgence, comme un soir où une saloperie de lumbago te cloue sur ton canapé. J'avance vers le coeur de la ville. Les noctambules regardent le bout de leurs pompes. Peur de fixer l'horizon, peur de voir dans les visages que l'on croise ses propres défaillances. Quelque part y'en a marre . Y'en a marre de rêver la tendresse que personne ne nous a laisser en dépôt, marre de se la gagner au jour le jour, des durillons au creux des mains à force de se frotter à l'indifférence.

La brume de cette fin d'automne s'installe sur les rives de la Garonne. Un drap humide recouvrant peu à peu les traits de lumière orangée que diffuse l'éclairage municipal. Sans m'en apercevoir, mon pas s'allonge, se fait volontaire, comme une rage qui s'installerait, hargneuse, sourde et démesurée.

Pour finir, je me suis installé sur le pont Neuf en écoutant le vent. Il me bloquait les tympans comme un bouchon de liège sur une bouteille de Chianti. A quelques mètres, deux clodos regardaient les étoiles. Ils avaient les mains rougies par le froid qui tombait en ce début d'hiver, les yeux rivés sur les ombres du fleuve.

" T'es même pas taré, dit l'un, t'es sincère. "

" J'veux construire quelque chose de solide, j'ai plus beaucoup de temps ", lui a répondu son frère de vin.

Il y a de ces soirs où l'on tombe de haut sans pouvoir se raccrocher aux branches. J'ai offert trois clopes avant de reprendre ma déambulation nocturne en pensant que la rage, il fallait se la garder au creux du ventre et l'inoculer tôt où tard dans les muscles de la pensée unique. Un SIDA de la révolte en somme, sans vaccin, juste pour rayer à long terme la connerie qui pousse une partie de l'humanité sur le bas coté. ■

Roberto Vapporetto.

Directeur de publication : Patrick Leclerc
 Equipe de rédaction : Marc Bernard, Juanito Marcos, Patrick Leclerc, Robert Venezia.
 Prix du numéro : 10 F
 Abonnement : 5 numéros : 50 F
 Abonnement de soutien : 100 F
 Boite postale : 4078 31029 Toulouse Cedex 4
 Commission paritaire : 760/95
 Ont été mis à contribution pour ce numéro :
 Caillou, David, Del Cassino, Emma, Gaby, P. Gerbier, Jessica, J.M., Patrick, R.Vapporetto, Dessins de P. Rouault.
 Les articles sont sous la responsabilité de leur auteur.
 Imprimerie spéciale - Le coquelicot



ON A RECU

En raison du rythme de parution de certaines publications (hebdo, mensuelle...) nous ne pouvons que signaler leurs arrivées entre nos mains désinatrices.

Depuis le mois d'octobre, 7 numéros de **La Campana** (du n°28 au n°34). Revue pleine d'infos sur les luttes sociales et une rubrique hebdomadaire sur la mémoire libertaire internationale. Ce journal ne prend pas parti sur le débat CNT/CGT qui opposent les militants anarcho-syndicalistes de la péninsule ibérique. Contact : Apartado 97 36080 Pontevédra (Espagne)

ALTERNATIVE LIBERTAIRE de Belgique.

n° 187: Histoire du mouvement anarchiste en Belgique.

n° 189: Le nationalisme c'est la guerre
n° 190 : Identités en questions : sionisme et anarchisme plus deux belles affiches sur l'immigration. Abonnement 22 Mars édition 2, rue de l'inquisition 1000 Bruxelles.

A CONTRE COURANT n°96.

Un article de mise au point sur la revue « l'homme libre » une revue « anarcho-fasciste ». Privatisation des British Railways. Abonnement : BP 21 23 68060 Mulhouse Cedex.

LE COMBAT SYNDICALISTE n° 172

Répresseion : matraquage à Belleville, témoignage ! Une nouvelle de Fajardie écrivain de polar et de nouvelle dans « Charlie ».

n° 173 Ca exploite comme ça, chez McDonald, Lyon : Libération des transports.
BP 94601 Choisy-le-Roi Cedex.

CETTE SEMAINE :

n° 63 Les manifestations, telles que les médias ne vous les racontent pas !

n° 64 dossier consacré à Claude Guillon militant et écrivain libertaire (Ni vieux, ni maître...)
et ratonné de Belville voir n° 63.

BP 275- 54005 Nancy Cedex.

Bulletin d'INFORMATION

2° UR CNT BP 4 75421

Paris Cedex 09.

Nous sommes désolés de ne pouvoir, par manque de place, publier le droit de réponse de l'Ecole Emancipée destiné à Sud Education à propos de l'article paru dans le n° 7 du Coquelicot. Il va de soi que nous réserverons dans le n° 10 l'espace nécessaire à sa publication.

La rédaction

LES BANS-DRÔLES



Toulouse le 16 novembre 96

LA VILLE BOUGE

Ras l'Front - Manif du 16 novembre - p 2

POINT DE VUE

De l'exploitation à l'exclusion p 3

Ferme ou aller ailleurs p 4

PAROLE DE FEMMES

La Gavine p 5

ARGUMENTS

Du pain sur les planches.. p 6 et 7

PAGE CENTRALE

Peintures murales de F.Del Cassino p 8 et 9

RACHEL ET LES GARCONS

Les libertaires du yiddish land p 10 et 11

POLEMIQUE

Lettre ouverte aux militant(e)s p 12

LA MEMOIRE ENFOUIE

Les brigades internationales - Algérie p 13

LES MURS EN PARLENT

Peintures de Sardaigne p 14

ON BOUQUINE

P.Dessaint et G.Brassens et « liber-terre » p 15

POTS DE VIN ET COPINAGE

Le Réfractaire

► JOURNAL DU COLLECTIF DES 5 RÉFRACTAIRES ►
comparaissant le mercredi à TOULOUSE - le vendredi à MARSEILLE.

Le Réfractaire le journal du collectif des 5 réfractaires, appelé au soutien lors des quatre procès qui auront lieu respectivement le 13 décembre 96 à Marseille et le 5 février à Toulouse. Laurent Gros, Renaud Rio, Mathieu Barberoux Lionel Raymond et Thomas Santini dont le procès pour insoumission, fut reporté à la suite de son installation sur les arbres de la place du Salin à Toulouse face au tribunal, du 16 octobre 96 au 5 février 97 publient le texte suivant : « Nous pour des motifs de conscience, nous avons refusé le service militaire. Nous avons obtenu le statut d'objecteur. Pour des raisons de conscience, de liberté et d'égalité, nous avons refusé ce service civil. Pour des questions de conscience, de responsabilité, nous sommes accusés de désertion ou d'insoumission en temps de paix, Pour des motifs de pouvoir, d'intérêts nationaux et privés. Ils essaieront de nous condamner pour ces actes responsables, pour nos citoyennes objections ».

L'APOC qui coordonne ce soutien a mis en place « La petite échoppe du réfractaire » tee-shirt, vidéo, calendrier, kit de soutien et des autocollants. APOC 33 rue Coutellerie F 13002 Marseille.

Une religion n'ayant jamais servi en rien les transformations sociales, nous n'avons qu'un souhait pour Noël: mettez Dieu à la DDASS ! Expliquons aux trois rois mages des confédérations syndicales, que la traversée du désert touche à sa fin. Le Coquelicot souhaite à toutes et tous une année 97 noire de monde pour les rues et rouge d'espoir pour nos colères!